

À Trudi

« Le cœur des hommes est aveugle
s'il cherche sans les Muses
la voie profonde du savoir ! »

PINDARE

Allons, allons, pressons, pressons, et toi aide-moi, belle route, et toi bénis-moi, lumière éclatante et déjà si terriblement ardente : moi aussi je suis un de tes rayons ! Et bénis-moi et secours-moi, même si je ne suis vraiment qu'un long vermisseau-rayon dont la ténuité n'a jamais rien tant désiré que de rejoindre ton resplendissant brasier ! Pressons, pressons ! Mais non, non : si je continue de ce pas je m'effondre ! Et pas un morceau de chocolat ! Pas un quignon de pain ! Rien sous la dent depuis hier soir ! Assez, assez donc, de ces *allons allons, pressons pressons* : arrêtons, plutôt ! Mon cœur éclate ! Tout tourne autour de moi. Mais voici qu'adossé, je ne sais plus comment, au tronc de ce peuplier (peut-être m'étais-je senti défaillir ?) je me reprends peu à peu. Et voici que même ce silence qui était devenu vertigineux, maintenant m'apaise. Mon cœur bat moins vite et, de nouveau, je sens la joie de l'air pénétrer dans mes poumons. Ainsi, la jeune servante entre dans une chambre, tire les rideaux,

ouvre la fenêtre, chantonne, et l'infirmes au teint gris se reprend à sourire et à espérer. Mes idées aussi, maintenant me reviennent et s'ordonnent, toutes mes idées que je sentais, il y a un instant, en chemin de s'éteindre, étoiles filantes au fond d'abyssales et tournoyantes eaux. Heureusement pour moi ! Que serais-je, en effet, sans mes idées ?

– Quel tourbillon, mon ami, me disait Lebec. On a peine à vous suivre !

Je souriais modestement, mais je pensais en moi-même : « Un tourbillon, cher docteur ? Dites : un firmament ! Et qui tourne, naturellement, à une astronomique vitesse ! Et c'est cela qui fait ma force et, parfois, mon orgueil ; ma vie, en tout cas, ma vaste et profonde vie tout entière enivrée de sa course écumante. »

– Mais vers quoi court-elle, mon ami, vers quoi ?

J'aurais pu lui répondre : « Si je vous disais, docteur, que lorsque je cours ainsi tout écumant, à la fin je me cabre et j'épouse la Vérité ! »

Lebec, en m'entendant, m'aurait, comme toujours, affectueusement admiré ! Cher Lebec !

Repartons donc, mes jambes, mes Centaures, mes Pégase ! Mes machines infernales, aussi ! Mais raisonnablement ! Et après, adviennent que

pourra. Mais, en attendant : or et diamants ! Chrysalide ! Papillon angélique ! J'atteins ma véritable essence ! Lumière ! Liberté ! Espace ! Mais s'il est fou, et peut-être présomptueux, de vouloir devenir lumière, qu'au moins je devienne blancheur. Craie ! Un grand livre de craie ! Un saint et candide livre de craie tout dans la main de la Suprême Vérité ! Mais n'accélérons pas pour autant notre allure ! Un peu moins vite. Voilà : allons, allons, pressons, pressons, ni trop sagement, ni trop follement. *Adelante, Pédro : conjuicio* ! Et me voilà de nouveau en possession de ma vigueur et de ma force. Que je maintienne ce train seulement une heure et personne ne me rattrape plus. Mes jambes l'ont compris d'elles-mêmes. Je disais donc : un livre de craie ! Je le vois ! Je le touche ! Sur chaque strate l'empreinte de mes pensées : frêles, fragiles tigelles, transparentes folioles aux délicates nervures, toute mentale et légère écriture, fine et déliée, capricieuse parfois et échevelée mais, il faut bien le dire, toujours en vrilles nostalgiquement et obstinément en quête du ciel.

Lorsque, en sortant précipitamment, mais avec quelle déconcertante facilité, du hall de la Villa Griez encore endormie, je me suis trouvé

sur le perron déjà ensoleillé et j'ai senti se réverbérer sur mes épaules la chaleur de la vaste façade claire (Ah ! comme mes os se sont prélassés dans cette laine de feu !) j'ai *vraiment* cru que la métamorphose était sur le point de s'opérer ! Mais lorsque j'ai songé soudain que ce que je tentais, n'était ni plus ni moins qu'une évasion et qu'il me fallait donc réussir, coûte que coûte, l'image du livre de craie s'est effacée. À partir de ce moment, une véritable panique m'a saisi et je me suis enfui dans l'interminable allée de cyprès. C'est alors que j'ai senti mes épaules devenir le nœud de toutes mes énergies, de toute ma volonté, et que noué, resserré sur moi-même, j'ai continuellement attendu d'être transpercé par le cri d'un infirmier tout étonné de me voir là de si grand matin. Aussi, le portail blanc aux entrelacs échelonnés franchi, avec quelle furie ai-je continué à courir sur cette bonne vieille route ! À courir ? Non, à me précipiter tête première, comme le petit enfant effrayé qui se jette contre la jupe de sa mère et s'y enfouit jusqu'aux épaules ! Le cœur aux abois, la gorge et le nez encore pleins de la senteur forte des cyprès (Ah ! le joyeux cimetière que celui d'où l'on s'échappe !) les oreilles encore retentissantes du bruit de ma

course (Ah ! ce bruit ! Ce bruit, quelle peur il me faisait !) les yeux encore éblouis par cette impalpable et pourtant réelle immensité qui n'avait qu'un nom : liberté, j'ai vraiment cru mourir ! Mais tous ces efforts sont déjà loin ! Et comme je me sens même rassuré et presque à mon aise, maintenant ! Terriblement désolée pourtant, cette route ! Mais admirablement rectiligne ! Somptueusement bordée jusqu'à l'infini, dirait-on, oui, jusqu'à l'infini, par ces hauts peupliers fuselés au feuillage sombre mais, au moindre mouvement de l'air, torrentiellement argenté.

Sans ces arbres peut-être serais-je déjà mort d'une insolation à cette heure ! Heureusement que chacun d'eux me caresse au passage avec un peu de sa fraîcheur.

Elle est terriblement solitaire, malgré tout, cette route ! Comme d'ailleurs le démesuré pays plat qu'elle traverse. Mais quelle clarté ! Quelle luminosité ! Ce n'est plus une marche que la mienne : c'est le frétillement, plutôt, d'un poisson joyeux dans une mer éblouissante ! La même joie que celle d'il y a de bien longues années lorsque sur mes routes provençales, un bâton à la main, je pensais qu'elles devaient toutes aller rejoindre le chemin blanc et poudreux de quelque

dème de la Grande Grèce ! *Magna Graecia* ! La Grèce de Parménide ! Parménide ! (Que les dieux soient loués !) Et comme en ce temps-là, je me plais à imaginer Parménide dans ses plus tendres années jouant sous les orangers aux lourdes branches ployées sous l'or des fruits, tandis que la lumière jette des diamants dans ses yeux éblouis par le sel de la mer bleue dont les calmes vagues chantent l'éternité ! Ah ! que cela est beau ! Beau, mon Dieu ! Parménide enfant ! La félicité de l'âme ! Le jeu ! Le sel de la mer et la neige du volcan plein de feu ! (Faut-il que pour cette fournaise aussi les dieux soient loués ? Mais si les dieux existent, comment ne pas les louer aussi pour ce feu ?) C'est dans la méditation mouvante de la mer toute attentive au ciel qui, penché sur l'horizon, lui parle à l'oreille en secret, que Parménide grandit (Que les dieux soient bénis !) Et devenu un sage, voici venu le jour où il dit à ceux qui l'écoutent sous les orangers chargés de soleils mûrs et sucrés qui ourlent les plages de la Grande Grèce parsemée de temples blancs et d'oliviers cendreaux : « *On ne peut nommer ce qui n'est pas.* » Paroles divines, en vérité ! Et c'est alors (je les entends encore !) que toutes les brises se sont envolées en chantant pour porter

cette nouvelle d'oliveraie en oliveraie, de vallée parfumée en vallée plus parfumée encore et de vague en vague jusqu'à l'horizon : « *Puisqu'on ne peut pas nommer ce qui n'est pas, Gloire à Dieu, Gloire à Dieu !* » Ô vierges brises, quel jour béni, ah ! oui, celui-là fut pour vous qui sans cesse mourez et renaissiez, en cela plus heureuses que tant de jeunes filles ! La paix, ce jour-là, et la sérénité, ont rempli de leur miel la ruche du ciel, les disciples se sont mis à méditer et Parménide a souri en sachant qu'il venait de dire l'essentiel. L'Univers, dont ni les uns ni les autres ne pouvaient avoir une bien juste idée, courait déjà depuis longtemps à sa perte, mais qu'importe : il ne s'agissait pas de l'Univers mais de Dieu et, aujourd'hui encore, mon cœur et mon âme sont cette *Magna Graecia* avec ses orangers, ses collines et sa mer presque éternelle grâce à ses jeux calmes et tièdes, bien que sur cette route il n'y ait que ce goudron empoussiéré et que ces peupliers interminablement rangés qui laissent ondoyer lourdement leurs feuillages. Et me voilà encore bien fatigué ! Peut-être à cause de mon estomac si vide qu'il me fait mal, peut-être à cause du grand air auquel je ne suis plus habitué. Il y a dix mois, et même hier, aurais-je pensé que, chaque

jour, des hommes s'évadent et se brisent contre la vitre de leur liberté reconquise ? Vitre sans consistance qu'ils ne parviennent même pas à toucher mais qui les empêche presque d'avancer comme s'ils étaient enfermés dans un de ces vieux presse-papiers de cristal qui tiennent emprisonnée une fleur. Après dix mois d'internement, c'est bien ma liberté qui m'entrave aujourd'hui ! Encastré dans ma fuite même ! Pourtant, si je voulais grimper à l'un de ces peupliers, qui pourrait m'en empêcher ? Et si je voulais me blottir dans ce fossé ? Bien sûr, bien sûr ! Mais le portail que j'ai franchi presque traîtreusement en me glissant de biais entre ses deux battants à peine entrouverts, oui, ce portail destiné à séparer la clinique du monde, m'a ôté à jamais, je le crains, mon innocente liberté d'autrefois. Et j'ai beau marcher et me regarder avancer sur cette route, j'ai beau calculer approximativement les kilomètres que j'ai déjà parcourus, je ne me vois jamais que dans un couloir interminable. Comme si en m'évadant, je m'étais en même temps emmuré. La faute en est peut-être à ces toujours identiques peupliers aux troncs gris, presque noirs, cippes, plutôt, corrodés, fendus, brisés, d'où montent les lourdes et

vertes flambées des feuilles, et à ce perpétuel asphalte à la fois poisseux et blanchâtre que je dois fouler, moi qui pensais m'envoler et qui, redevenu libre, ne me sens qu'épouvantablement seul et comme abandonné dans l'allée principale d'un cimetière infini dont tous les tombeaux auraient disparu ! J'ai beau me réjouir de m'être aussi facilement enfui, toutes les peurs, toutes les affres, toutes les embûches que j'ai dû affronter dans le noir et que j'ai vaincues et bafouées de couloir en couloir, d'escalier en escalier depuis le dortoir éteint jusqu'à la dernière porte du hall encore plongé dans la nuit, je crois les entendre ricaner et prendre voix pour me dire : « *Alors, beau génie, et ce fameux grand œuvre ? Le moment ne serait-il pas encore venu de le commencer ?* » Et me voilà rempli d'une anxiété qui m'écorche vif le visage et m'arrache la vie ! C'est pour me rassurer qu'en m'évadant je me suis empressé de penser à un livre de craie ! Devenir un livre de craie, quelle plaisante et apaisante invention, en effet ! Quel alibi ! Mais je le savais bien que ce n'était pas pour cette fragile métamorphose qu'à l'aube m'avaient réveillé ces solennelles paroles : « *Le grand jour est venu, lève-toi et agis !* » Comment n'aurais-je pas compris que le Destin me prenait enfin par la

main et que l'heure tant espérée venait de sonner ? Je me suis donc levé et je me suis enfui. Pourtant, pourtant, maintenant que j'y pense, déjà en m'habillant, une vague inquiétude commençait à fêler mon enthousiasme. Un tendre et tenace cordon ombilical ne cessait de me relier à la Villa Griez, à Lebec, à Sabine. Et plus j'étais ébloui par la grandeur de l'heure, plus je souhaitais que quelque contretemps vînt déranger ma fuite. Le tort que j'ai eu c'est de n'avoir voulu parler à personne de ma mission ! « *Trop ambitieux, m'aurait-on dit. Démesuré !* » Ils n'auraient pas compris ! Ils auraient souri. Et moi je redoutais trop les sourires ! Mais être capable d'accepter la dérision, n'est-ce pas l'épreuve par laquelle doit passer toute véritable grandeur ? Aussi, pour ne plus pouvoir reculer et pour proclamer à la face du monde que j'ai une mission à remplir, vais-je ceindre mon front de ce cordonnet doré que j'ai dans la poche, à moins qu'on me l'ait confisqué ! Mais non, le voici. Et maintenant, ainsi noué autour de mon front (ah ! comme il m'écorche !) il signalera à tous ceux qui me croiseront (faisons-lui deux belles boucles) que j'appartiens aux dieux. Ce qu'ils ignoreront c'est la construction fabuleuse que je porte en moi et

qui refoulera dans le ridicule la Tour de Babel elle-même. Le grand œuvre donc, à moins que je ne consente à rougir de honte, ne saurait être différé, or c'est précisément cette urgence qui me trouble et me terrifie ! Mais pour agir plus efficacement par la suite, je dois commencer par me persuader qu'après dix mois d'internement dans une clinique (heureuse clinique mais clinique tout de même) il me faut tout d'abord réapprendre à vivre, à affronter le monde, à choisir mon temps, à patienter et à mûrir calmement mes illuminations. Un peu de répit m'est donc salutaire. Par conséquent, et avant tout : m'abandonner à cette paradisiaque matinée ! Car c'est toi que je vois, ô Paradis perdu ! À moins que je ne voie que les terribles yeux diamantés des Chérubins qui défendent son entrée ! Plus terrifiants, ces yeux, que les éclairs de leurs épées flamboyantes ! Et cela jour et nuit, comme les lames écumantes d'un océan qui se précipiterait sur moi ! Lumière, lumière du jour, dissipe cette vision, aime-moi, couve-moi, chasse les Chérubins et fais-moi goûter à travers toi la sérénité du Jardin perdu ! Sans lui, que m'importe le monde ! À quoi servirait, en effet, de suivre un couloir qui ne conduirait qu'à des ténèbres, ou de

franchir un seuil qui ne déboucherait que sur le néant ! Et voilà encore un bon nombre de peupliers derrière moi ! Mais qui sait combien d'autres m'attendent ! N'importe ! Ces ombres qu'ils étalent comme des manteaux sous mes pieds, je les foulerai toutes, et en vainqueur. Et cette borne kilométrique, là, à moitié enfouie dans ces hautes herbes sèches ! Blanche avec son capuchon garance :

– Bonjour, petit Chaperon Rouge ! Laisse-moi m'agenouiller devant toi et t'embrasser, toi qui es venue si gentiment à ma rencontre !

Ah ! comme on peut aimer même une borne, surtout lorsqu'on se sent tout seul et tout perdu comme moi dans cette interminable allée ! Toujours personne, en effet, pas âme qui vive ! Rien qui bouge ! Sauf, dans le ciel, ces nuages presque transparents : spongieuses cages thoraciques au milieu desquelles planent des oiseaux noirs sans doute chargés de veiller sur les métamorphoses de ces fragiles ossements qui, insensiblement, se dissolvent en azur. Mais allons, allons, maintenant, pressons, pressons, enfonçons-nous plus avant dans cette joyeuse lumière dont chaque diamant, pourtant, me point d'une terrible inquiétude ! Pas un appel, pas

un cri, pas un bêlement, pas un hennissement ! Un vrai cristal fantomatique que cette matinée ! Et sous sa vaste et haute voûte, moi, perdu et minuscule comme un criquet ! Quelques arbres pétrifiés dans les champs, quelques mesures bien enracinées et qui ne peuvent avoir pour cave que les sombres séjours des enfers ! Comme la plus lumineuse des journées peut facilement devenir l'image même du plus désespérant abandon ! Qui pense à moi à cette heure ? Qui m'a déjà oublié ? Lebec a-t-il été mis au courant de mon évasion ? Continuent-ils leurs recherches ? Persistent-ils à croire que je n'ai pu m'enfuir que par le car de six heures qui passe tous les matins derrière la clinique ? Pas si naïf, mes chers docteurs ! Vous m'auriez cueilli au terminus ! Et naturellement vous n'avez pensé qu'à l'autoroute ! Mais moi, je suis de ceux qui vont à pied ! Moi, je suis fait pour les déserts ! Ah ! comme nous sommes faits pour nous entendre, moi et les déserts ! Plus que vous ne sauriez même l'imaginer, savants tâteurs d'âmes ! Un jour vous le verrez ! Mais toi, mon pauvre Lebec, comme tu souffrirais si tu me voyais errer tout seul dans ce pays désolé qui me rappelle un peu les monts d'Arrée ! Car, tu me comprenais, toi, tu étais de mon côté ! Que de fois

m'as-tu souri pour me dire : « Je suis avec toi, je vois les choses comme toi, mon ami ! » Quel respect pour tout ce que je te disais ! Et sans en avoir l'air tu en faisais ton profit ! Si j'étais resté là-bas encore quelques semaines, et si je lui en avais parlé, Lebec aurait applaudi à mon projet. Il m'aurait même encouragé ! Nous étions du même bord ! Toujours loyal envers les consignes du docteur Griez, il ne manquait jamais cependant de prendre chacune de mes paroles en considération et d'y réfléchir longuement, profondément. J'en ai encore eu la preuve l'autre jour, à propos de la Salamandre. Griez aurait eu un sourire sceptique, Lebec, lui, a été immédiatement conquis par mon récit et n'a pas pensé un seul instant que je pouvais être un fabulateur soucieux d'attirer l'attention. Ce qui m'a frappé, lorsque je lui ai dit que la Salamandre était venue me trouver pendant la nuit, c'est qu'il ait considéré la chose comme normale. Mais son attitude, en fait, ne m'a pas surpris. Et quand je lui ai dit que la Salamandre, animal assez répugnant, il faut bien le dire, s'était transformée auprès de mon lit en une jeune fille sans cesser pour autant d'être une Salamandre resplendissante en laquelle je me reconnaissais parfaitement, bien que je ne

fusse pas plus une salamandre ni une jeune fille qu'on n'est le cristal du miroir dans lequel on se regarde, Lebec n'a pas sourcillé. C'est qu'il n'était pas seulement très intuitif, Lebec, mais aussi très cultivé, je dirais même érudit. Je suis sûr qu'il a pensé à cette tribu amérindienne qui peut prétendre, sans mentir, que son ancêtre totémique est à la fois Lapin et Renard, ce qui paraît à première vue impossible. Comment concevoir cela ? Mais ne suis-je pas moi-même incapable de m'expliquer ce que je veux dire quand j'affirme qu'étant devenu salamandre transformée en jeune fille, je voyais en celle-ci mon moi cristallin ? Comme si je disais : l'un est nécessairement l'autre. Comprenne qui pourra. Mais c'est ainsi. Et quand je lui ai rapporté les faits et les gestes de la Salamandre, il en a été visiblement charmé. Quoi de plus simple, en vérité ! Et quelle scène bucolique !

– Elle m'a pris par la main et, ai-je dit à Lebec, elle m'a conduit sur le chemin des Chérubins comme une grande sœur qui conduirait son jeune frère cueillir des mûres ou des cerises. Elle semblait heureuse et je l'étais aussi, mais quand elle a vu, comme moi, et de loin, les Chérubins qui brandissaient leurs glaives, elle s'est arrêtée,

déconcertée. Elle se disait que ce n'était plus la peine de continuer. Et ce n'était plus la peine, en effet : comment aurions-nous pu passer à travers ces épées flamboyantes ?

Pauvre Lebec ! Il savait que je ne lui en contais pas. Il m'était acquis. Parce qu'il comprenait tout, Lebec ! Tout ! Et pourtant parfois, rien de rien !

– Voyez-vous, mon ami, je ne nie pas ce que vous me dites du Jardin perdu, mais savez-vous à quoi je pense ? Vous allez certainement rire car vous êtes philosophe vous, alors que je ne le suis pas...

– Dites, dites toujours, docteur, vos réflexions sont toujours pertinentes !

Et lui, alors (je l'entends encore) : – Je ne sais pourquoi, mais lorsque vous me parlez de votre jardin édénique, je crois me souvenir (ne riez pas) de l'heureux temps où ma mère me portait dans son ventre ; de l'heureux temps où rien ne me manquait ; où je n'avais, pour ainsi dire, qu'à exprimer un désir, comme dans les fables, pour qu'il fût immédiatement satisfait ; où je me sentais en même temps heureux et choyé, où j'ignorais toute fatigue, où tout était parfait et où tout ce qu'il y avait de plus parfait n'était destiné qu'à moi et à moi seul.

Comme je n'aime pas la contradiction, j'ai souri et je crois même avoir ajouté :

– C'est tout à fait vrai, docteur, et c'est une bien belle métaphore (bien élimée, pensai-je aussi) que vous avez trouvée là !

Je me suis bien gardé de lui dire que sa comparaison était ingénieuse et même savante, et même vraie, par certains côtés, mais que lui, Lebec, rapetissait misérablement le problème. Car il rapetissait tout, ce bon petit Lebec ! Ce n'était pas de sa faute, bien sûr, mais il manquait totalement de sens cosmique : il ressemblait à celui qui après avoir fait un bond prodigieux et être tout naturellement retombé le pied droit sur un continent et le pied gauche sur un autre, ne se doute pas que ses jambes font un pont et relie deux mondes. Or, prendre conscience que n'importe quoi fait un pont avec le tout, voilà l'important ! Mais, bien que très poliment, que voulait-il insinuer, Lebec ? Ceci : « Malheureux ! Ne vois-tu pas que toutes tes fatigues et toutes tes insomnies pour retrouver ton Jardin sont inutiles puisque ton bel Éden n'a jamais existé ? Quand comprendras-tu donc que tu regrettes tout simplement le sein de ta mère et que tout ce dont tu as la nostalgie n'est que la projection